

Comme la mémoire de cet homme distingué doit nous être chère, à cause de la grande part qu'il a prise dans l'établissement de notre pays, en nous demandant Champlain pour fondateur, il ne sera pas sans intérêt de dire qu'on lui a élevé un superbe tombeau dans une des églises de Dieppe, église où l'on voit en outre, comme souvenirs du Canada, de nombreuses sculptures représentant des sauvages dans différentes positions; et on prétend que ces sculptures ont été faites en mémoire des fréquents voyages des Dieppois en Canada.

Cette ville de Dieppe a été autrefois très remarquable par ses nombreux armateurs qui au 16^e et au 17^e siècles sillonnaient toutes les mers et savaient même se faire craindre de ceux qui entravaient leur commerce, comme on le voit dans une relation qui nous apprend que des navires Hollandais, ayant fait la traite sur la côte près de New-York, prenaient beaucoup de précautions en s'en retournant pour éviter les navires des Dieppois. On peut encore voir à Dieppe le tombeau du fameux Angot qui, entr'autres faits remarquables, bloqua l'entrée du Tage avec une escadre de 16 ou 17 vaisseaux, y déraisa presque totalement la flotte Portugaise et força par ce moyen le Roi de Portugal à faire des excuses au roi de France pour le fait d'une insulte faite à un navire français.

La commission du commandeur de Chaste fut transmise par Henri IV à Pierre Dugua, sieur de Monts, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi et né Saintongeais comme Champlain. Il s'engagea à établir une colonie sans qu'il en coûtât à la couronne, pourvu qu'on lui accordât le privilège du commerce exclusif, et il fut nommé vice-amiral et lieutenant du roi en Acadie avec pouvoir de concéder des terres depuis le 40^e de latitude au 46^e. Sa commission pour la traite des pelleteries s'étendait du 40^e de latitude au 54^e et même sur les bords du St. Laurent. Si nous jetons un coup d'œil sur la carte nous verrons donc que la concession des droits territoriaux accordés au sieur de Monts commençait un peu au Sud de New-York et comprenait vers le Nord une partie du Cap Breton.

C'est à partir de cette date (1603) que furent jetées les semences des difficultés qui plus tard existèrent au sujet des limites, et donnèrent lieu à de si longues guerres entre deux puissantes nations, la France et l'Angleterre. Déjà des bâtiments anglais étaient venus croiser dans ces parages, mais ils étaient repartis sans fonder aucun établissement. Ce ne fut que trois ans après la Commission du Sieur de Monts, c'est-à-dire en 1606, que le roi d'Angleterre concéda à une compagnie anglaise toutes les terres composant aujourd'hui la Caroline du Nord et la Caroline du Sud, et par conséquent depuis la Floride jusqu'au 45^e de latitude.

Ainsi, comme on le voit, les deux concessions empiétaient l'une sur l'autre, et rien de surprenant après cela que cette question des frontières respectives de la Nouvelle-France et de la Nouvelle-Angleterre ait été vidée par les armes des deux nations rivales.

L'Acadie elle-même donna lieu à de longues contestations entre ses mêmes puissances à cause de l'obscurité qui régnait par rapport à son étendue, et ces contestations durèrent encore longtemps après le traité qui fut fait pour les régler, en conséquence de la trop grande généralité des termes employés dans ce traité. Cependant les meilleurs géographes comprenaient sous le nom d'Acadie toute la partie connue aujourd'hui sous le nom de Nouvelle-Ecosse. Quant à l'origine de ce mot d'Acadie ou de Cadie, comme on disait quelquefois, on n'en sait absolument rien de positif; on peut seulement conjecturer avec assez de probabilité que c'est un mot sauvage, vu que plusieurs autres noms incontestablement donnés par les naturels finissent par ce même mot, tels que Shoubenacadie, Passamacadie, Tracadie, etc., etc.

Denis, qui fut gouverneur de ce pays qu'il connaissait parfaitement et dont il dressa une carte géographique, l'a divisé en quatre parties différentes. La 1^{re} partie commence à la rivière Pentagoët, aujourd'hui Pénobscot, et s'étend jusqu'à la rivière St-Jean; la 2^e comprend depuis la rivière St-Jean jusqu'au Cap de Sables, c'est la partie nommée alors province de la Baie Française, aujourd'hui Baie de Fundy. On ne sait d'où vient ce mot de Fundy. La 3^e s'étend depuis le Cap de Sables au détroit de Canso, et enfin la 4^e depuis le détroit de Canso à Honguedo, près du Cap des Rosiers. C'est de cette dernière partie dont Denis fut le gouverneur.

Quant aux sauvages qui habitaient ces différentes parties, ils appartenaient à la famille Algonquine ou Algique, Pune des huit grandes familles sauvages qui se partageaient le territoire situé entre le Mississipi, l'océan et la terre des Esquimaux et voici dans quel ordre ils étaient disséminés sur l'étendue de pays que nous venons de diviser. D'abord les Souriquois ou Micmacs habitaient la Nouvelle-Ecosse une partie du Nouveau Brunswick, et le district de Gaspé. En passant, nous devons à ces bons sauvages de remarquer qu'ils furent toujours très attachés aux Français, qui n'eurent pas à leur reprocher une seule défection, mais au contraire en furent vaillamment secondés pendant la guerre avec les Anglais. Les Français en retour les aimaient aussi beaucoup, et lorsque plus tard on de-

manda aux Acadiens-Français de combattre les Micmacs, ils ne vœurent jamais se faire les bourreaux de ceux qu'ils appelaient leurs frères et les fidèles compagnons de leurs malheurs et de leurs combats.

En descendant de la rivière St. Jean à la rivière Pénobscot on rencontrait les Echemius ou Maléchistes et plus bas les Abénaquis sur la rivière Kennebec. Champlain parle d'une peuplade qui disparut presque aussitôt après l'arrivée des Français et qu'il nomme les Arimouchiquois: il nous les dépeint comme bons cultivateurs mais extrêmement méchants. En descendant encore on trouve les Massachusettes qui ont donné leur nom à cette partie des Etats-Unis, connue sous ce nom: puis viennent les Narangasettes et les Wapanoags qui furent souvent en guerre avec les Anglais lesquels occirent assez souvent le dessous. Enfin vers l'intérieur, sur la rivière Connecticut, les Sakokiouais et depuis la Connecticut à l'Hudson, les Loups ou Mohingans (Mohicans).

Pour les idiomes de ces diverses tribus ils paraissent venir d'une langue mère et ne diffèrent pas plus que les langues formées de la langue latine ne diffèrent entre elles.

Plus tard les trois peuplades du Nord se rapprochèrent et se confondirent dans les guerres qu'ils eurent à soutenir contre les Anglais qui leur donnèrent l'appellation générale de tribus Abénaquises.

Un mot en particulier des Micmacs, dont quelques villages existent encore en Acadie, dans le Nouveau-Brunswick et même en Canada; car il nous importe, pour plus grande intelligence de cette histoire, de bien connaître surtout cette tribu de sauvages qui a tant de rapports avec la colonie qu'elle a contribué à fonder, à défendre et à affermir.

Un de ces sauvages, parlant un jour au père Mailland, lui disait: "Nous sommes nés, comme des plantes en ce pays où nos ancêtres, on ne sait de quel lieu, nous apportèrent. Un des premiers soins de nos pères, en arrivant ici, fut de veiller à la conservation du feu." Pour comprendre ces dernières paroles, il faut remarquer que les sauvages avaient bien plus de peine que nous à se procurer du feu, n'y parvenant que par le frottement de deux cailloux l'un contre l'autre, opération qui constituait chez eux une véritable cérémonie religieuse. On confiait ce feu ainsi obtenu à la femme d'un chef de guerre, pour le faire brûler le plus longtemps possible, au moyen d'une grosse bûche de sapin qu'on recouvrait de sable. Si la sauvagesse parvenait à le conserver pendant trois lunes, ce feu devenait un feu sacré, et tous les sauvages, étant convoqués comme pour une grande solennité, venaient tous les uns après les autres allumer leurs calmets aux charbons précieux, puis, pour faire honneur à la femme, ils lui envoyaient chacun leur tour une boutée dans la figure: et à partir de ce jour cette femme occupait dans la tribu le premier rang parmi les femmes.

La nourriture de ces indigènes était fort abondante, aucun peuple dans toute l'Amérique du Nord ne possédait un pays plus giboyeux et plus poissonneux. La pêche et la chasse ne leur manquaient jamais, et cependant par leur imprévoyance naturelle ils se trouvaient souvent dans le besoin. Ils avaient pour faire cuire leurs aliments des chaudières faites d'une espèce de grès fort tendre qu'ils creusaient au moyen de dents de castor ou d'os d'original. Outre ces chaudières mobiles, ils avaient des chaudières stables ou immobiles qu'ils fabriquaient avec la souche d'un gros arbre, mêlant des charbons au milieu pour enlever le cœur du bois; ils réchauffaient l'eau qu'ils y mettaient avec des pierres rougies qu'ils jetaient dans le liquide.

Chez eux la guerre était très fréquente et ils la portaient même fort loin, franchissant quelques fois avec leurs canots la distance qui sépare le cap Honguedo du territoire des Esquimaux, qu'ils allaient attaquer jusque dans leur propre pays du Labrador.

Avant de commencer les hostilités, ils avaient un singulier moyen de connaître quel serait le succès de leurs armes. Ils attaquaient leurs femmes et si les femmes étaient victorieuses dans cette lutte ils étaient certains d'être vainqueurs de l'ennemi; mais si leurs femmes se laissaient battre, alors c'était pour eux un présage de défaite.

Ils étaient divisés en plusieurs bourgades; chacune desquelles avait un chef appelé Sagamos, qui seul d'ordinaire était polygame. On a reproché au Sauvages de l'Amérique d'être anthropophages, mais jamais semblable reproche ne fut adressé aux Micmacs. Ils admiraient beaucoup à imiter les habitudes des Français dont ils admiraient les mœurs douces et les bonnes manières.—L'un de leurs chefs, ayant vu un jour une croix chez les blancs, voulut du retour chez lui en placer une devant sa cabane, et il montra encore avec joie une croix qu'il portait sur sa poitrine, en disant: "Maintenant, moi aussi je suis Français." Il n'est donc pas étonnant que lorsque Mgr. de St. Vallier vint à la Baie des Chaleurs, où il trouva le père Leclerc qui, dans ses relations de missions parle d'une certaine peuplade de Sauvages appelée Curientaux qui respectaient beaucoup